

Zibaldone de Giacomo Leopardi

Traduit de l'italien, présenté et annoté par Bertrand Schefer, éd. Allia, 2 396 p.
 Prix de lancement (jusqu'au 28 fév.) : 40 €, ensuite 50 €.

La critique de Michèle Gazier

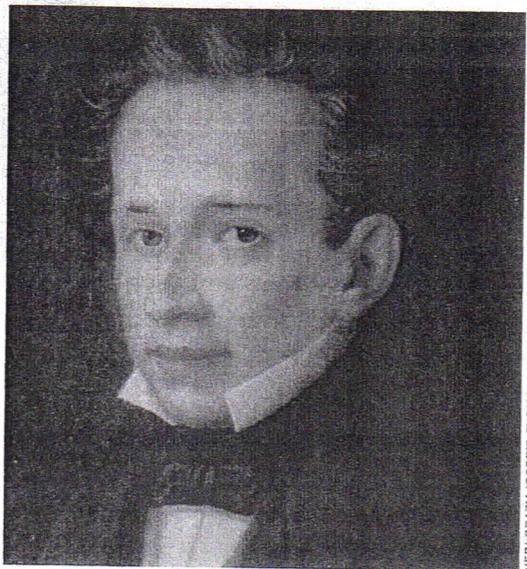
Une crème de sabayon

Il est des textes fondateurs dont l'ampleur et la complexité impressionnent jusqu'à intimider. Ainsi le *Zibaldone*, la grande œuvre de Giacomo Leopardi (1798-1837), qui voit ici sa première traduction complète en français. Travail ardu et de longue haleine auquel s'est attelé Bertrand Schefer avec autant de sérieux que de panache. Comme il le précise dans sa préface, le mot *zibaldone* signifie « mélange » en italien. Et c'est de ce mot-là qu'est né, dit-il, le français « sabayon », cocktail gourmand de jaunes d'œufs, de sucre, de vin et d'aromates. Comment mieux dire les relations qu'entretiennent pudiquement cuisine et littérature ?

Zibaldone est un livre de laboratoire que l'on voit s'élaborer au fil des jours, des lectures, des méditations. Lorsqu'il en commence la rédaction, Leopardi n'est âgé que de 19 ans. Ce n'est pourtant pas son premier travail d'écriture. Erudit, nourri de littérature grecque et latine, le jeune homme a la santé fragile. C'est dans l'étude qu'il recherche un univers à la dimension de ses rêves. D'autant plus que son père, le comte Monaldo, lui ouvre grand les portes de son immense bibliothèque, mais l'enferme à double tour dans la maison de Recanati, petite ville des Marches de la côte Adriatique. Le jeune garçon se consacre ainsi à la littérature dès l'âge de 11 ans. Pour ne plus jamais arrêter.

En marge d'une œuvre philosophique et surtout poétique imposante, une des plus importantes de son siècle, l'inclassable *Zibaldone* court comme un fil rouge tout au long de la vie de son auteur. Etrange journal d'où l'intime est exclu et qui pourtant exprime intensément angoisses et tourments. En témoignent quelques maximes comme celle-ci : « Plus on tient compte du temps, plus on désespère d'en avoir assez, plus on s'en moque, plus il semble qu'on en ait »...

Le *Zibaldone* explore d'innombrables voies : réflexions philosophiques sur la beauté – qui ne saurait être pour l'auteur qu'une imitation de la nature –, études comparatives des langues, concluant sur la supériorité de l'italienne qui « n'a jamais souffert comme la française d'une réforme venue d'une seule source et d'une seule autorité, c'est-à-dire d'une Académie ». Leopardi égrène des remarques sur la vie comme elle va, glisse de-ci de-là quelques vers échappés à sa profonde mélancolie : « Je me livrai tout entier à la joie barbare et frémissante du désespoir. » Aucun chapitre



Portrait de Giacomo Leopardi par Ferrazzi (1897).

abordé n'est clos, le livre reste un chantier ouvert sur lequel Leopardi, en artisan obstiné, ne cesse de revenir. D'une certaine manière, le *Zibaldone* est à son œuvre ce que sont les *Pensées* à celle de Pascal.

Hors du regard d'autrui, Leopardi laisse courir sa plume au fil de ses réflexions. Son journal devient alors cet interlocuteur silencieux sur lequel rebondissent toutes les formes d'écriture. Multiplier les approches, revenir sur l'esquisse d'un raisonnement, confirmer une intuition, étayer une démonstration sont autant d'opérations philosophiques et esthétiques auxquelles Leopardi se livre dans ses cahiers soigneusement ordonnés (c'est là la différence majeure avec les *Pensées* en désordre laissées par Pascal) qu'il bâtit, vingt ans durant, comme une cathédrale secrète, un mur contre la mort.

Volontiers rousseauiste, évoquant avec nostalgie un état de nature qui serait aussi celui du bonheur et de la grâce, amoureux de sa langue italienne et de ce monde gréco-latin dont il est nourri, Leopardi voit parfois au-delà de son siècle. A méditer cette pensée du 23 août 1823 : « Une langue rigoureusement universelle devrait être naturellement et nécessairement la langue la plus soumise, pauvre, timide, monotone, uniforme, aride et laide [...], la moins adaptée à l'imagination »... ●